

LES AMAZONIENS

en sursis

Nicolas Bourcier

Lignes de vie d'un peuple



HD ateliers henry dougier

Céline Boyer, artiste photographe, a invité des personnes d'origines différentes à témoigner sur leurs ancêtres, leurs racines. La série de photographies Empreintes (publiée aux éditions Parenthèses en 2013) mêle le tracé cartographique de leurs origines au «portrait» d'une main à chaque fois unique. Emblématique, cette main personnifie la collection «Lignes de vie d'un peuple» centrée sur la vie réelle des gens. En couverture, la main de Thiago, caboclo :

Thiago, 38 ans, témoigne :

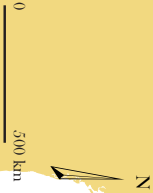
«Je suis né à Manaus, en Amazonie. Mon enfance a été simple et heureuse. Je me considère comme un représentant de la diversité culturelle et ethnique qui caractérise la population amazonienne : je suis un *caboclo* comme on dit là-bas, un mélange d'Indien (ou natif) et d'Européen (dans mon cas, Portugais). À 17 ans, je suis parti de la maison de mes parents pour aller habiter à Brasília. Quel changement de culture et de façon de vivre ! Puis, à Rio, j'ai découvert les plaisirs d'une vie indépendante.

À 26 ans, j'ai décidé de faire un voyage en Amérique du Sud : Bolivie, Chili, Argentine et Pérou, où une rencontre a changé mon destin. En haut du Machu Picchu, j'ai croisé une belle Française... Nous nous sommes mariés et avons eu deux enfants, auxquels j'essaie de transmettre ma langue maternelle et mes racines. Nous vivons depuis onze ans à Paris, mais nous allons à Manaus tous les deux ans pour voir ma famille. C'est l'occasion pour mes enfants de rencontrer leurs cousins *brasileiros* et de goûter à la vie amazonienne. »



Quelques peuples indigènes
du bassin amazonien
(population)

100 000
40 000
10 000



Source : populations 2012 : ph.socioecon.kent.ac.uk/gpi

Carte réalisée par Alexandre Nicolas (www.le-cartographe.net)

LES AMAZONIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Titres déjà parus :

Les Suisses, Dominique Dirlwanger
Les Napolitains, Marcelle Padovani
Les Islandais, Gérard Lemarquis
Les Catalans, Henry de Laguérie
Les Brésiliens, Marie Naudascher
Les Ukrainiens, Sophie Lambroschini
Les Roumains, Mirel Bran
Les Canadiens francophones, Lysiane Baudu
Les Irlandais, Agnès Maillot
Les Sud-Africains, Valérie Hirsch
Les Litوانيens, Marielle Vitureau
Les Inuits, Anne Pélouas
Les Israéliens, Jacques Bendelac et Mati Ben-Avraham
Les Arméniens, Sèda Mavian
Les Anglais, Éric Albert
Les Allemands, Sébastien Vannier
Les Écossais, Étienne Duval

Les Espagnols, Nacima Baron et Sylvia Desazars
Les Polonais, Maya Szymanowska
Les Norvégiens, Vibeke Knoop Rachline
Les Indiens, Arundhati Virmani
Les Jeunes Chinois, Edgar Dasor
Les Mongols, Antoine Maire
Les Algériens, Thierry Perret
Les Mexicains, Frédéric Saliba
Les Boliviens, Frédéric Faux
Les Paraguayens, Laurence Graffin

Titres à paraître :

Les Tibétains, Marie-Florence Bennes
Les Belges, Béatrice Vallaeys
Les Guadeloupéens, Caroline Bourguine
Les Calédoniens, Catherine Laurent

HD ateliers henry dougier © 2016.
73, rue de Paris – 92100 Boulogne-Billancourt

Coordination éditoriale et correction : Alice Breuil
Stratégie et développement : Gaëlle Bidan
Réalisation de la maquette : Nord Compo

Dépôt légal : mai 2016
ISBN : 979-10-31201-03-0

Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet.

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

LES AMAZONIENS

LIGNES DE VIE D'UN PEUPLE

Nicolas Bourcier

*À Nurdane Caglar-Bourcier, sa patience,
son intelligence et sa clairvoyance,
sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour*

Les ateliers henry dougier, notre philosophie d'action

Nous voulons être aujourd'hui – comme hier, en 1975, quand nous avons créé Autrement et ses 30 collections – des passeurs d'idées et d'émotions, des créateurs de concepts et d'« outils » incitant au rêve et à l'action. L'un et l'autre, inséparables !

Notre ambition : raconter avec lucidité, simplicité et tendresse, la beauté et les fureurs du monde. Tout ce qui est susceptible de nous réveiller, de briser la glace en nous, de réenchanter nos vies.

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**.

Pour en savoir plus sur les ateliers HD, leurs publications, et découvrir nos bonus numériques, retrouvez-nous sur notre site Internet : **www.ateliershenrydougier.com**

Suivez nos auteurs et soyez informé de nos prochaines rencontres sur notre page **Facebook**.

SOMMAIRE

p. 7 ■ Déclaration d'intention

p. 9 ■ Introduction

CHAPITRE I

MÈRE NATURE

p. 14 ■ L'orgie amazonienne
*Entretien avec Antonio Donato Nobre,
spécialiste des effets de la déforestation sur le climat*

p. 21 ■ Belo Monte, plaie ouverte
*Rencontre avec les villages du rio Xingu,
aux alentours de l'immense barrage de Belo Monte*

p. 32 ■ Le piment de la vie
Rencontre avec les Banixva et la culture ancestrale du piment

CHAPITRE II

LE DÉFI INDIEN

p. 40 ■ L'offensive finale
Entretien avec Eduardo Viveiros de Castro, anthropologue

p. 47 ■ Rondon, le cruel malentendu
*Portrait de Cândido Rondon,
héros national et vitrine idéale du Brésil colonisateur*

p. 55 ■ Urgence yanomami
Rencontre avec les Yanomami en proie à l'invasion des orpailleurs

CHAPITRE III

ENTRE RÊVES ET RÉALITÉS

p. 62 ■ La chute du ciel
Entretien avec Davi Kopenawa, chaman et cacique yanomami

- p. 69 ■ Tristes trópicos
*Portrait de Beto Ricardo, anthropologue pauliste
et fer de lance de la lutte socio-environnementale*
- p. 73 ■ Antonio Marciniak, le petit pionnier
*Rencontre avec un fils de migrants polonais,
pionnier de la ruée vers l'Amazonie*
- p. 79 ■ L'Amazone du lobby vert
Portrait de Kátia Abreu, ministre de l'Agriculture au Brésil

CHAPITRE IV

AMAZONIES MÉTISSES

- p. 86 ■ L'identité insaisissable
Entretien avec Joaquim Melo, spécialiste de la littérature amazonienne
- p. 93 ■ Au fil de l'eau
Rencontre avec les passagers du Tanaka Neto sur le rio Negro
- p. 99 ■ Cesar en son modeste royaume
Rencontre avec un cacique kokoma
- p. 105 ■ Les Noirs de Manaus
*Rencontre avec un arrière-petit-fils d'esclaves,
porte-parole de la communauté de Barranco*

CHAPITRE V

COMMENT SURVIVRE ?

- p. 112 ■ Le syncrétisme ethnique
Entretien avec Silvio Cavuscens, sociologue et indigéniste
- p. 122 ■ La fin des « isolés »
Rencontre entre un groupe d'Indiens isolés et les Ashaninka de Simpatia
- p. 129 ■ Le dernier sanctuaire
Entretien avec Sydney Possuelo, ethnographe et sertaniste
- p. 141 ■ Bibliographie

DÉCLARATION D'INTENTION

C'était notre dernier voyage, l'ultime périple en famille dans ce grand Brésil qui nous a ouvert ses bras pendant quatre années enivrantes d'étonnements et de plaisirs, le temps d'une correspondance pour mon journal. Nous sommes arrivés tard à destination. Les Krenak nous attendaient avec une patience exemplaire, capable d'insuffler une énergie prompte à conjurer tous les maux.

Assis, le père Ailton Krenak souriait. Son expression n'avait pas changé. L'homme qui s'était peint le visage en noir au Congrès de Brasília, le 4 septembre 1987, en signe de protestation contre la suppression du chapitre sur les droits des indigènes dans le projet de la Constitution brésilienne, avait gardé cette douceur de trait, sans perdre cet impressionnant regard aux yeux fendus comme des meurtrières. À l'époque, son geste avait provoqué un électrochoc et permis d'inscrire dans le marbre l'égalité des droits entre les Indiens et les autres citoyens brésiliens.

Devant les enfants, ce formidable leader politique de la cause indigène, fondateur de l'Alliance des peuples de la forêt amazonienne, s'est soudainement mis à raconter une histoire avant de les mettre au lit. Le conte était celui d'une jeune enfant indigène d'Amazonie, blanche de peau et de père inconnu, appelée Mani. Trop différente, les habitants du village l'avaient mise à l'écart dans la petite maison (la *oca*) de la mère. Partout où elle passait, Mani apportait la joie, les fleurs resplendissaient de couleurs, même les animaux apparaissaient gais.

Un jour, Mani mourut. Les cœurs étaient tristes. Le village décida de l'enterrer dans sa *oca*. Une plante poussa alors au milieu de la maison. Mais aucun fruit n'apparut. Intrigués, les villageois décidèrent de creuser sous la plante. On découvrit une sorte de tubercule

à peau noire et de chaire blanche. Jamais on n'avait vu pareille création de la nature. Les villageois l'appelèrent *manioca*, en hommage à la jeune fille. Depuis, *manioca* (le manioc) est devenu l'aliment de base des Indiens et des habitants de la forêt amazonienne, des riverains et des autres.

Si je cherche ce que je porte de Brésil en moi, ce n'est ni Rio ni Salvador que je trouve, mais ce vaste continent amazonien, ses peuples et ses histoires qui l'habitent. Un espace de rêve, aujourd'hui porteur de plus d'inquiétudes que de certitudes. ■

INTRODUCTION

L'Amazonie est un abîme. Y plonger, c'est pousser l'esprit et le corps à retrouver nos respirations premières. On s'y sent désarmé. Égaré. Comme perdu au milieu d'une histoire fiévreuse et tragique de la mémoire humaine. Avec la forêt et ses peuples pour tout horizon.

Façon fiche technique cela donne : un territoire de 7 millions de kilomètres carrés, en grande partie recouvert par une forêt équatoriale, dont près des deux tiers sont au Brésil et le reste à cheval sur le Venezuela, la Guyane, le Guyana, le Suriname, le Pérou, la Bolivie, l'Équateur, la Colombie, vaste ensemble parcouru par le fleuve Amazone et plus de mille affluents, abritant des espèces végétales et animales les plus diverses, le quart des espèces d'oiseaux de la planète, plus de deux mille espèces de poissons, contenant le cinquième de l'eau douce du globe, et ainsi de suite. C'est beaucoup et, pourtant, bien peu.

Sur 34 millions de personnes résidant dans le bassin amazonien, on estime à plus de la moitié ceux qui vivent en dessous du seuil de pauvreté. Rien que du côté brésilien, plus de 25 millions d'individus sont éparpillés sur un territoire aussi vaste que l'Union européenne. Un espace qui enregistre, à lui seul, 72 % du taux de déforestation observé chaque année sur l'ensemble de la région.

Pendant longtemps, l'Amazonie a été la face cachée de notre monde. Frontière intacte, ultime relique de mère Nature et matrice de fantasmes innombrables. « La dernière page de la Genèse qu'il reste à écrire », disait Euclides da Cunha, le génial écrivain du sertão. Au début du siècle encore, quand un certain Claude Lévi-Strauss se présente devant l'ambassadeur brésilien à Paris avant d'embarquer pour l'Amérique du Sud, ce dernier lui dit : « Des Indiens ? Hélas, mon cher monsieur, mais voici des lustres qu'ils ont tous disparu.

Vous allez, comme sociologue, découvrir au Brésil des choses passionnantes, mais les Indiens, n’y songez plus, vous n’en trouverez plus un seul... »

Impossible de résumer ici cinq cents ans de solitude et de martyre indiens. Avant la conquête portugaise, l’Amazonie brésilienne comptait 8 millions d’Indiens vivant en équilibre écologique avec la forêt. Ils sont moins de 400 000 aujourd’hui. Les « indigènes » amazoniens ou « autochtones » – pour reprendre les terminologies locales, qui n’ont aucun sens péjoratif – se répartissent entre 175 peuples et 200 langues*.

10

Les terres indigènes homologuées par les autorités représentent le douzième de l’Amazonie brésilienne. Un espace si vaste qu’il fait d’eux les gardiens de la forêt. Mais des gardiens qui n’en ont ni le titre ni les moyens. Depuis la Constitution de 1988, ils ont certes le droit de faire reconnaître un territoire. Mais ce droit est attaquant en justice. Depuis 1991, les peuples bénéficient du principe dit de « démarcation » qui leur permet, au bout d’un long processus, de faire enregistrer des territoires au nom de leur peuple. Ils obtiennent alors l’usufruit du sol ; mais le sous-sol continue d’appartenir à l’État.

Les conflits, eux, se multiplient, selon un schéma qui n’a pas ou peu varié. Les pionniers s’installent et les autochtones résistent tant bien que mal, reculent ou s’en vont grossir les périphéries des centres urbains. De fait, les terres se morcellent de part et d’autre des frontières. Elles sont envahies, parcourues par des trafiquants, exploitants, bûcherons et prospecteurs en tous genres. Le plus souvent, les

* Source : Instituto Socioambiental, ISA, 2015. *Le Brésil compte sur son territoire 245 peuples indigènes. D’après le Rede Amazon de Informação Socioambiental Georreferenciada (RAISG, 2012), un total de 385 peuples indigènes sont répartis sur l’ensemble du bassin amazonien. Quelque 250 langues y sont parlées.*

gouvernements se montrent incapables de faire respecter l'intégrité de ces territoires indigènes protégés. Ils n'en expriment d'ailleurs pas vraiment la volonté. À Brasília, il existe plus de 400 initiatives au Congrès pour diminuer et affaiblir les droits des Indiens. La déforestation, elle, a enregistré une augmentation de 427 % entre la fin 2013 et novembre 2014. Encore en novembre 2015, le nombre d'arbres abattus sur les douze derniers mois avait augmenté de 16 %, malgré les promesses du gouvernement de Brasília en vue de la COP21 à Paris.

La plupart des Indiens ont voté Lula, lors de sa première élection. Mais ils ont très vite déchanté. Avec Dilma Rousseff, la situation a empiré. Les changements accélérés depuis deux décennies n'ont jamais été aussi dramatiques, sur les plans social, économique et politique. Jamais, depuis la fin de la dictature militaire, aussi peu de terres indigènes n'avaient été démarquées par les autorités. Jamais le nombre d'indigènes assassinés n'avait augmenté à un tel rythme (269 % par rapport aux dernières années du siècle passé). Au point que certains spécialistes n'hésitent plus à parler d'écocide.

Et puis il y a les *caboclos*, ces métis à l'identité insaisissable qui peuplent le Nord et l'Amazonie. La vie est toujours difficile pour ces descendants d'Indiens acculturés et de Portugais mêlés. Esclavagées d'abord, puis exploitées au moment du boom du caoutchouc qui a débuté dans les années 1870, des populations entières ont été abandonnées à leur sort. Aujourd'hui, ils forment la très grande majorité des Amazoniens brésiliens. La cohabitation entre indigènes et *caboclos* s'est certes améliorée, mais leurs conditions de vie n'ont guère changé.

De l'essor économique annoncé (routes, barrages hydroélectriques, zone franche de Manaus) aux symboles de l'« indianisme », en passant par l'influence des mouvements de préservation et la mémoire meurtrière des massacres coloniaux (portugais et brésiliens), cinq grands

thèmes permettront de cerner les identités multiples des habitants de cette forêt cathédrale. Chaque chapitre débutera par un entretien avec un spécialiste, avant de laisser place à une sélection de récits, reportages et portraits qui éclaireront la complexité de ces sociétés d'hommes et de femmes indigènes, *caboclos*, noirs ou blancs, souvent juxtaposées, rarement mêlées. Un monde d'Amazoniens qui renvoie l'image d'une grande plaie ouverte. Une terre amazonienne en jachère, en proie à des bouleversements d'une ampleur inédite, mais qui donne encore, et à chaque instant, l'humanité en apprentissage. Pour combien de temps ? ■

CHAPITRE I

M
ÈRE NATURE

L'ORGIE AMAZONIENNE

L Il reçoit dans une des petites salles de son laboratoire. Les écrans des ordinateurs sont envahis de cartes et les téléphones mis sous silence. Antonio Donato Nobre, 56 ans, a le visage serein de ces scientifiques qui en ont vu d'autres. Seul le ton de sa voix trahit l'inquiétude. Agronome, reconnu pour être un des meilleurs spécialistes du climat et de l'écosystème amazonien, il vient de lancer en cette année 2014 un cri d'alarme dans un rapport intitulé « Le futur climatique de l'Amazonie ». Le document, d'une quarantaine de pages, est une synthèse de plus de 200 enquêtes et articles scientifiques consacrés à la forêt amazonienne et sa déforestation. Un texte devenu incontournable pour prendre la mesure de l'ampleur de la dévastation en cours.

Depuis 1970, selon ses calculs, l'équivalent de 12 000 terrains de football de forêt s'évanouit en moyenne chaque jour au profit de l'élevage intensif, de la culture du soja, de l'abatage de bois illégal, des barrages ou des routes. Un chiffre d'autant plus effroyable que jamais peut-être la planète n'avait autant besoin de son poumon vert et de sa biodiversité. Dans une langue simple et étonnamment poétique, Antonio Donato Nobre parvient également à nous faire partager les « cinq secrets » de la forêt amazonienne, certains mythes et légendes de ses habitants, le rapport harmonieux des Indiens à cette nature chaque jour un peu plus circonscrite.

Les dernières observations (Imazon, INPE, Greenpeace et Ibama) révèlent une intense recrudescence de la déforestation en Amazonie. De quoi parle-t-on ?

Si on ne prend que les coupes claires, c'est-à-dire cette façon de couper les arbres au ras, tel un rasage de barbe, on a détruit au cours des quarante dernières années 736 000 kilomètres carrés de forêt. Cela signifie que 184 millions de terrains de football ont été rasés depuis les années 1970, soit deux fois la superficie de l'Allemagne. Quasiment un terrain de foot par Brésilien. Pour mesurer la vitesse de ce déboisement, il faut s'imaginer un tracteur doté d'une lame de trois mètres de long roulant à 756 kilomètres par heure pendant quarante ans sans interruption : une sorte d'engin de fin du monde...

15

Cette coupe des arbres représente selon vous une « guillotine des arbres »...

L'Amazonie a trop longtemps disparu dans l'indifférence du plus grand nombre. J'ai fait cette comparaison avec la guillotine pour que l'on se rende compte du désastre en cours. D'après l'ensemble des estimations, cela représente 42 milliards d'arbres détruits, soit 2 000 par minute ou 3 millions par jour ! C'est un chiffre dont il est difficile d'imaginer toute la monstruosité. Et ici, nous ne parlons que du « rasage ». On évoque rarement les forêts endommagées et dégradées par la main de l'homme, toutes ces zones que les images satellites ne distinguent pas et où il ne reste que quelques arbres qui masquent une déforestation plus graduelle. Or, il s'agit là de régions entières où la forêt n'est plus fonctionnelle et n'agit plus en tant qu'écosystème.

Quelle surface cela représente-t-il ?

D'après les indices de dégradation relevés entre 2007 et 2010, la zone couvre 1,3 million de kilomètres carrés de forêt dévastée à différents stades. En additionnant ce chiffre vertigineux aux espaces rasés, on atteint environ 2 millions de kilomètres

carrés, soit 40 % de la forêt amazonienne brésilienne. Sans oublier que de l'autre côté des frontières, au Pérou, en Colombie, en Bolivie et même au Paraguay, on observe également une augmentation de la déforestation.

Comment mesurer les conséquences d'une telle déforestation ?

Le climat se ressent de chaque arbre retiré de l'Amazonie. Il faut comprendre que cette forêt est une usine de service environnemental. Chaque arbre y forme un système complexe et très riche. Ensemble, ils représentent une gigantesque pompe à eau. Ils inhalent l'air et transpirent de la vapeur d'eau qui s'échappe ensuite dans l'atmosphère.

16

Dans votre rapport, vous appelez cela les « geysers de la forêt ».

Un grand arbre amazonien rejette plus de mille litres d'eau par jour. D'après nos calculs, la forêt du bassin amazonien émet dans l'atmosphère l'équivalent de 20 milliards de tonnes d'eau par jour, plus que le fleuve Amazone n'en déverse chaque jour dans l'océan Atlantique [17 milliards de tonnes]. C'est cette puissance créatrice de la forêt – ce que j'appelle son premier « secret » – qu'ont perçue, par exemple, les Indiens Yanomami : d'après eux, le ciel tombera le jour où tous les arbres de l'Amazonie auront été coupés.

Votre rapport évoque quatre autres « secrets » amazoniens. Quel est le deuxième ?

Le deuxième secret réside dans la pureté de l'air amazonien. Les nuages en Amazonie ressemblent beaucoup aux nuages en mer. À la fin des années 1990, les scientifiques avaient appelé

en ville. Qu'est-ce que nous avons fait ? Eh bien, nous avons fermé la région et coupé les accès ! Des actions judiciaires ont commencé à pleuvoir contre moi.

J'ai armé les Indiens. Nous montions et descendions le fleuve. Il y a eu encore plus de réactions de la part du sénateur, de l'évêque de Tabatinga, des politiciens locaux, du préfet – qui a signé une lettre pour demander au gouvernement de m'expulser de la région. J'ai survécu à ces attaques. Je ne plaisantais pas : j'ai même tiré sur des personnes qui essayaient de s'introduire dans la vallée. À la fin, nous avons mis des panneaux de la police fédérale pour en interdire l'accès.

139

Nous avons ainsi fermé la vallée de Javari pendant deux ans. Après cette période, chose extraordinaire, les Indiens de la région me disaient qu'ils voyaient de nouveau les *tracajás*, ces petites tortues qui sont un de leurs aliments de base. Leur chair tient une place importante dans la nourriture locale, ainsi que leurs œufs, qui sont une excellente source de protéine.

Votre projet pour la vallée de Javari pourrait être un futur possible pour les indigènes ?

Non, ce n'est pas le futur. C'est un projet très modeste. Le but est de soutenir et d'aider une organisation locale, l'Union des peuples de la vallée de Javari (Unijava), à se stabiliser. Nous œuvrons pour qu'elle devienne légale et parvienne à maintenir des communications entre les différents villages, une logistique et des moyens de transport. L'ONG est uniquement composée d'indigènes volontaires. Ils ont besoin de s'établir, d'installer un siège. Le coût de l'énergie est élevé dans la vallée. Il nous faut donc installer un système d'énergie solaire. Dans la mesure où les autorités fédérales sont absentes et s'effacent de plus en plus des domaines comme la protection des indigènes, la

surveillance des terres, la santé, l'ONG qui les représente doit en reprendre la gestion et l'assumer. C'est aux Indiens de déterminer tout cela. Notre projet est de les aider.

Peut-on imaginer une fédération indigène séparée ?

On peut imaginer des terres administrées par quelques ONG. Mais attention, il ne faut pas perdre de vue que les territoires sont la propriété du gouvernement – les Indiens n'en possèdent que l'usufruit. Rien ne peut y être fait sans le consentement de l'État. Même s'il se retire, il peut revenir et intervenir. Je ne suis donc pas le seul à penser qu'un gouvernement, à l'avenir, pourrait décider d'intervenir directement sur ces terres, par exemple s'il n'est pas d'accord avec les principes de sécurité en vigueur dans tel ou tel territoire... Il y aura donc des ONG, une menace permanente et de grands corridors tracés sur tout le bassin amazonien.

Peut-être les dirigeants de ce continent prendront-ils conscience qu'il faut réellement préserver l'environnement. Pour ce faire, il ne suffit pas de prendre la première petite colline et d'en faire une réserve. L'extension des territoires doit être suffisamment importante pour que la préservation ait un sens. Pourquoi ne pas créer des impôts pour les redistribuer aux Indiens qui habitent ces zones, qui en prennent soin et qui les gardent intactes ? Ils le font depuis des milliers d'années et n'ont jamais rien détruit. Serions-nous capables de mettre en place un tel équilibre ? Les dirigeants accepteraient-ils de tels calculs ? Pour l'heure, et étant donné les forces politiques en place, j'en doute. Mais ces questions doivent être posées. Et vite. ■